

Le charme discret du *pekarangan*

Importance écologique, économique, sociale et culturelle des jardins d'habitation à Java

JEAN-LUC MAURER

DEPUIS L'ANNÉE DERNIÈRE, l'Indonésie est dans une très mauvaise situation économique, sociale et politique. Pourtant, jusqu'en juillet 1997, ce pays passait pour l'un des plus spectaculaires exemples de réussite des trente dernières années en matière de développement. En raison d'un certain nombre de dérives regrettables du régime en place, les progrès accomplis avec peine depuis la fin des années soixante viennent donc d'être largement anéantis en l'espace de quelques mois. La part des choses devant être faite, il n'en reste pas moins vrai que le bilan de la politique de développement suivie de 1967 à 1997 est globalement positif.

Parmi le large éventail des politiques sectorielles qui ont participé au succès indonésien, celle mise en oeuvre dans le domaine du développement agricole et rural a été déterminante (Maurer 1986) (1). Cette politique de modernisation agricole a surtout consisté à appliquer une stratégie de « révolution verte » aux régions rizicoles les plus intensives et densément peuplées de l'archipel comme Java (Maurer, 1985, 1993, 1997). Les résultats enregistrés sont remarquables puisque la production nationale de riz a triplé depuis la fin des années soixante, permettant ainsi d'assurer jusqu'à récemment (2) l'autosuffisance alimentaire

d'une population indonésienne qui a doublé dans l'intervalle. Par ailleurs, ce boom rizicole a contribué à une augmentation générale des revenus et de la demande en milieu rural et a favorisé la diversification de l'économie ainsi

1. Le fait de citer cet ouvrage me permet de relater les circonstances particulières de ma rencontre avec notre ami Joël Bonnemaison. Ayant un intérêt personnel pour Madagascar, cette partie africaine du monde Malais, et pour les îles du Pacifique Sud, de par mes attaches familiales avec la Polynésie, je le connaissais déjà à travers ses publications scientifiques. Ensuite nous nous sommes longtemps fréquentés par personne interposée, ayant un ami commun, le Dr Denis Meslin, vivant aujourd'hui à Tahiti, qui avait séjourné sous notre toit à Java en 1973 et que Martine et lui avaient connu au Vanuatu en 1978. Toutefois, la première relation de travail concrète mais toujours indirecte entre nous s'est établie quand Joël a rédigé, depuis Canberra où il était alors en poste, une note de lecture très élogieuse intitulée « La révolution verte à Java » à propos de mon ouvrage, publiée en 1987 dans les *Cahiers des Sciences Humaines*. Ce n'est qu'en 1990 que nous nous sommes enfin rencontrés à Paris, quand Joël m'a demandé de siéger au sein du Conseil du département Sud de l'Orstom. Je connaissais déjà ses remarquables qualités scientifiques, mais c'est dans ce cadre que j'ai pu apprécier ses grandes qualités humaines. Un lien réel d'amitié s'est alors développé sur la base de cette longue relation professionnelle virtuelle.

2. En 1997, les conséquences désastreuses d'El Niño, à l'origine de la pire sécheresse traversée par le pays depuis l'indépendance, risquent de se solder par un nouveau recours massif aux importations de riz en 1998.

qu'une forte baisse de la pauvreté dans les campagnes. Toutefois, même si l'enjeu majeur du développement rural s'est bien joué dans la rizière irriguée (*sawah*) à Java, d'autres éléments du système écologique ou du tissu économique ont eu un rôle important dans ce processus de changement socio-économique. C'est tout particulièrement le cas du *pekarangan*, le jardin de cultures associées qui entoure d'habitude les habitations rurales javanaises, dont l'apport a trop souvent été négligé par la recherche économique et les politiques agricoles. Dans cet article, nous nous proposons justement de contribuer à réparer en partie cette négligence.

Avant tout, il s'agira de cerner les contours de cette forme d'exploitation agricole originale qu'est le *pekarangan* javanais et d'en préciser la pertinence écologique, tant pour le maintien de la fertilité des sols que pour la sauvegarde de la biodiversité, dans une île peu étendue et très densément peuplée. Puis, sur le plan économique, nous montrerons l'importance cruciale de ces jardins dans la production et dans la consommation des villages ainsi que pour le budget des ménages ruraux dans une campagne javanaise où l'accès à la rizière est fort restreint et où la pauvreté reste encore très répandue. Enfin, pour nous rapprocher au plus près du thème de cet ouvrage en l'honneur de Joël Bonnemaïson, et en ayant présent à l'esprit son analyse fascinante des jardins horticoles de Tanna (Bonnemaïson, 1987 : 203-221), nous essayerons aussi de définir le rôle social et culturel de cette forme d'organisation de l'espace rural très bien adaptée aux besoins d'une paysannerie encore très attachée aux rituels, aux symboles et à la magie.

Pertinence écologique du *pekarangan*

Quand on survole Java, on ne voit pas vraiment de villages. La présence de ces derniers est en effet indiquée par les bosquets de végétation très denses qui parsèment les rizières et sous lesquels se dissimulent les habitations villageoises. Sur terre, on s'aperçoit en pénétrant dans un hameau villageois que ces bosquets sont formés par la végétation des jardins qui entourent chaque maison. Ce sont ces jardins que les paysans javanais appellent leur *pekarangan*. Du temps des Hollandais, on appelait ces jardins *erfcultuur*, c'est-à-dire « culture en enclos ». Les quelques auteurs ayant publié sur le sujet depuis l'indépendance ont traduit le mot *pekarangan* de diverses façons : *garden culture* (Pelzer, 1948), *mixed garden* (Terra, 1954), *house garden* (Stoler, 1978) et *home garden* (Soemarwoto *et al.*, 1976). Nous retiendrons cette dernière terminologie, que l'on a traduite par « jardin d'habitation », car elle reflète bien le fait qu'il s'agit à la fois d'un espace où la famille habite et où le ménage produit et consomme. En fait, comme le note cet auteur, le *pekarangan* est « un système écologique d'interactions entre l'homme, les plantes, les animaux, le sol et l'eau » (Soemarwoto *et al.*, 1976 : 193). C'est à Java Central que la pratique de ces jardins d'habitation est la plus répandue et intensive.

Le *pekarangan* javanais se caractérise essentiellement par la très grande diversité des cultures qui y sont pratiquées. Il n'est pas rare de trouver une cinquantaine d'espèces végétales différentes dans un jardin d'habitation de 500 m², près de 200 dans un seul hameau et plus de 500 dans certains villages (Soemarwoto *et al.*, 1976 : 193-194). L'éventail des espèces cultivées va des herbes à usage culinaire ou médicinal jusqu'aux grands arbres fruitiers, en passant par quelques cultures vivrières annuelles et une multitude de plantes alimentaires ou ornementales. Une des principales

caractéristiques écologiques du *pekarangan* est sa structure à trois étages de végétation (Pelzer, 1948 : 43-44) : le premier à ras du sol, constitué de nombreuses herbacées et légumineuses tolérant l'ombre, le second à mi-hauteur, où l'on retrouve des tubercules comme le manioc et des arbustes tels que le bananier et le papayer, le troisième recouvrant l'ensemble, qui est en général dominé par la cime des cocotiers et des arbres fruitiers du type manguiers. Cette structure de canopée close, qui reproduit celle de la forêt tropicale, protège la terre à la fois de la chaleur du soleil et de la violence des pluies, réduisant ainsi fortement l'érosion des sols et la croissance des mauvaises herbes. Cela se voit bien dans certaines régions plus arides, où les hameaux villageois apparaissent comme des oasis de verdure dans un univers caillouteux et désolé. Par ailleurs, les jardins d'habitation sont aussi le lieu où l'on élève la volaille et le bétail, poules ou canards y divaguant librement, chèvres et moutons ou bovins (buffles d'eau et vaches *bengala*) y étant nourris en stabulation. C'est donc là que sont produits le compost et le fumier utilisés dans la rizière. Enfin, le *pekarangan* fournit du bois de feu ou de construction et une partie du fourrage pour les animaux. Bref, il s'agit bien d'un véritable agro-écosystème intégré.

Ce système est très ancien puisque l'on en retrouve une image datant du IX^e siècle sur le Borobudur. Plus tard, le premier Occidental à décrire attentivement l'île soulignera l'importance des jardins dans l'écosystème local (Raffles, 1817). En revanche, le colonisateur néerlandais, surtout intéressé dès son intrusion à développer les principaux produits agricoles d'exportation de Java (poivre, café, indigo, canne à sucre) au profit de la métropole, n'y accordera guère d'attention jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Seule la paupérisation de la population, résultant du « système des cultures » pratiqué à partir de 1830, amènera la recherche agronomique coloniale à y consacrer quelques

rare études qui en montreront tout l'intérêt agro-écologique et socio-économique. Du point de vue écologique, le *pekarangan* constitue en effet, de par sa grande diversité, une forme très stable et adaptée de mise en valeur de l'espace dans le monde tropical humide. Sa structure et ses caractéristiques en font une véritable « forêt récoltable », sorte de reproduction miniaturisée et aménagée du milieu végétal des origines. On peut d'ailleurs le considérer comme l'ancêtre naturel des systèmes agroforestiers modernes élaborés de nos jours pour tenter de mettre en place un développement agricole durable et respectueux de la biodiversité dans les régions de forêt équatoriale. En outre, du fait des conditions climatiques ambiantes, on peut récolter toute l'année dans ce jardin tropical puisque certains arbres ou plantes produisent continuellement et que la production des autres s'échelonne régulièrement sur l'ensemble du cycle agricole. Enfin, tout est utilisable et rien n'est gaspillé dans le *pekarangan*, exemple parfait de la « civilisation du végétal » décrite par Pierre Gourou (1948).

Importance économique du *pekarangan*

Les jardins d'habitation occupent 1,6 million d'hectares à Java, c'est à dire environ 17 % de la surface agricole disponible, dans une île qui couvre environ 132 000 km² et comptait en 1998 une population de près de 120 millions d'habitants, soit une densité moyenne de plus de 900 hab./km². La place relative du *pekarangan* semble avoir peu varié au cours du siècle, malgré l'urbanisation croissante des dernières décennies qui a plutôt tendance à « manger » le *sawah*. Toutefois, d'un village à l'autre, le pourcentage de la superficie totale occupée par les jardins peut varier entre 15 % et 75 % (Stoler, 1978 : 86). Ainsi, dans les quatre villages des environs de Yogyakarta étudiés par nos soins, et dont les densités moyennes de population s'échelonnaient déjà

en 1972 de 800 hab./km² à 2 500 hab./km², le *pekarangan* occupait entre 28 % et 69 % de l'espace (Maurer, 1986). Cela donne une première idée de la place des jardins dans l'économie villageoise. Mais plus fondamental encore est le fait que le *pekarangan* est beaucoup plus équitablement distribué que le *sawah* à Java. En effet, bien que les structures foncières javanaises soient plutôt égalitaires, il est fréquent, vu l'énorme pression démographique évoquée plus haut, que plus de la moitié des familles d'un village n'ait pas accès à la rizière, alors que la plupart d'entre elles disposent en général d'une parcelle de jardin autour de leur maison. Entre 86 % et 95 % des ménages étaient ainsi propriétaires de *pekarangan* dans les quatre villages évoqués plus haut. Certes, neuf sur dix détenaient moins d'un quart d'hectare de jardin, la plupart tournant même plutôt autour de 1 000 m². Toutefois, une telle superficie est loin d'être négligeable et leur permettait de couvrir une part importante de leurs besoins nutritionnels tout en leur procurant une partie substantielle de leurs revenus économiques.

D'un point de vue économique, Terra a estimé dans son étude classique de 1937 que la production des jardins représentait en moyenne 20 % du revenu des ménages, alors que seulement 8 % des coûts totaux de l'exploitation agricole et 7 % du travail familial leur étaient consacrés (Soemarwoto *et. al.*, 1976 : 195). Dans la rationalité économique de subsistance propre à la paysannerie traditionnelle, qui privilégie en général la productivité du travail par rapport à la maximisation du gain (Scott, 1976), le *pekarangan* est donc très profitable. Il recèle en effet toujours quelque chose à récolter pour consommer ou vendre. Sur le plan nutritionnel, il a été estimé que la production des jardins pouvait représenter plus de 40 % des calories et 30 % des protéines entrant dans la ration journalière d'une famille rurale javanaise (Stoler, 1978 :

87). L'apport est significatif en termes de vitamines A ou C (fruits) et d'éléments minéraux (légumineuses). En outre, les racines et les herbes ou feuilles que l'on y trouve sont à la base de la fabrication des potions médicinales (*jamu*), très populaires à Java pour prévenir ou soigner toutes sortes de maux. Pour résumer, tout ce qui n'est pas consommé est commercialisé, le *pekarangan* constituant à cet égard une réserve de sécurité dans laquelle on peut puiser chaque jour un peu, au gré de ses besoins, notamment au moment de la soudure, pour vendre sur le marché local fruits, légumes, tubercules, oeufs ou viande et acheter le riz nécessaire à la consommation alimentaire de base du ménage ou d'autres biens de première nécessité. Cette véritable épargne en nature, sur pied ou sur pattes, qui peuple le jardin d'habitation fait donc l'objet d'une subtile stratégie de minimisation des risques encourus face aux catastrophes naturelles ou aux maladies qui peuvent ravager la rizière. Et ce type de stratégie est encore plus important pour les familles les plus pauvres, celles qui n'ont pas de *sawah* et qui ne disposent, outre leur force de travail, que de leur parcelle de *pekarangan* pour survivre. Dans son étude approfondie de 1973, Stoler a ainsi montré que le jardin d'habitation est la plus importante source de revenus pour les familles les plus pauvres (Stoler, 1978 : 98-99). Il arrive même que le *pekarangan* rapporte plus que le *sawah*, comme cela a été mis en évidence dans l'analyse économique détaillée de villages où la production de sucre de cocotier était alors très rentable (Penny and Singarimbun, 1973) (3).

3. Comme notre ami Joël, ces deux remarquables chercheurs ont aussi tous deux disparu trop tôt, David Penny, un des pionniers des études sur la pauvreté rurale indonésienne en octobre 1983, et Masri Singarimbun, fondateur de l'Institut de démographie de Yogyakarta et l'un des pères du planning familial de son pays, en septembre 1997.

Sur cette base, il devient encore plus intrigant de comprendre pourquoi la *pekarangan* n'a pas fait l'objet de plus d'attention de la part des chercheurs en sciences économiques et sociales qui ont choisi Java comme objet d'étude depuis le début des années cinquante. Tous étaient en effet peu ou prou en quête d'éléments permettant d'expliquer pourquoi les campagnes javanaises avaient été capables d'absorber de telles densités humaines sans rupture malthusienne notoire et comment il était possible d'y initier une dynamique de développement agricole et rural capable de réduire la grande pauvreté de la paysannerie. Mais ils avaient également tous été fortement influencés par le travail de Clifford Geertz, premier à avoir renoué avec la tradition des études rurales en Indonésie après l'indépendance du pays. Or, ce dernier, bien que faisant véritablement oeuvre de pionnier, avait centré son analyse de l'involution agricole javanaise sur la rizière en tant qu'élément majeur de l'écosystème (Geertz, 1963). Séduits par le brio de sa thèse, tous les chercheurs qui lui ont succédé sur le terrain au début des années soixante-dix se sont concentrés sur le *sawah* pour y vérifier ses hypothèses. Ils ont vite compris que, loin d'involuer, la société paysanne javanaise était non seulement en évolution rapide sous l'effet de la politique de modernisation rizicole mise en place par le gouvernement (Maurer, 1986), mais avait également beaucoup changé dans les décennies précédentes (White, 1983). Cherchant à comprendre comment il s'était fourvoyé de la sorte, ils réalisèrent que pour saisir la dynamique complexe du développement rural à Java, il fallait regarder au delà du *sawah*, en intégrant en particulier le rôle du *pekarangan* dans l'analyse, et même cesser de se cantonner à la seule agriculture, en considérant aussi les activités non-agricoles de l'économie villageoise et les relations villes-campagnes dans leur champ d'étude. Les jardins d'habitation ont alors retrouvé, notam-

ment à travers les travaux de Stoler ou de Penny et Singarimbun, l'importance que leur avaient accordée auparavant Terra ou Pelzer. Puis, avec l'irruption des préoccupations environnementales et les espoirs soulevés par l'agroforesterie pour promouvoir un développement durable et moins inéquitable dans les régions tropicales humides les plus pauvres, des scientifiques comme Soemarwoto et d'autres les ont définitivement réhabilités. Il reste toutefois encore beaucoup à faire pour que le potentiel de développement économique du *pekarangan* mis en évidence par les chercheurs se traduise dans la politique agricole du gouvernement indonésien.

Fonction sociale et culturelle du *pekarangan*

En tant que vestige symbolique de la forêt tropicale qui recouvrait pratiquement toute l'île jusqu'au début du XIX^e siècle, on peut considérer que le *pekarangan* occupe une place assez particulière dans les représentations mentales des Javanais. En effet, depuis l'avènement au VIII^e siècle des royaumes agraires indianisés fondant leur prospérité sur le contrôle hydraulique et l'extension des clairières rizicoles, la forêt est considérée à Java comme « *un domaine de sauvagerie qu'il faut à tout prix détruire et domestiquer* » (Lombard, 1974 : 476) (4). La préférence obsessionnelle que la culture javanaise accorde à la recherche et au maintien de l'harmonie se traduit par une grande admiration pour la beauté sereine et ordonnée des rizières irriguées et une égale aversion pour le désordre confus et inquiétant de la forêt, clas-

4. Perte aussi grande pour le monde scientifique français que celle de Joël, Denys Lombard, directeur de l'École française d'Extrême-Orient et fondateur de la revue *Archipel*, est aussi mort subitement en janvier 1998. Comme lui, il avait accompli pour sa thèse d'État un monumental chef-d'œuvre de plus de 1 000 pages qui a été publié en 1990 par l'EHESS avec pour titre : *Le carrefour javanais. Essai d'histoire globale*.

sique « *opposition de l'espace défriché, cultivé, assagi et de l'espace sauvage, primitif, dangereux* » (Lombard, 1974 : 478). Dans cette vision du monde, le *sawah*, casier champêtre de forme géométrique cultivé depuis des siècles avec une rigueur millimétrique et constituant le summum du raffinement en matière d'artificialisation agricole, est le domaine de la déesse du riz Dewi Sri et des génies bienfaisants. À l'inverse, la sylve tropicale, impénétrable et chaotique, est un monde redoutable dont il faut se tenir à l'écart car y sévissent des esprits maléfiques, des monstres sanguinaires, des animaux sauvages et des miasmes mortels. Mais elle recèle aussi d'importantes richesses dont l'homme ne peut se passer pour se nourrir ou se soigner. Entre la forêt primitive et la rizière civilisée, le paysan javanais a donc créé autour de sa maison un jardin cultivé qui est la reproduction harmonieuse et ordonnée d'un univers forestier apprivoisé, dont les espèces utiles ont été sélectionnées pour répondre à ses besoins. C'est aussi sous la fraîcheur de son *pekarangan* qu'il se protège du soleil aux heures les plus chaudes du jour et se repose le soir du labeur harassant des *sawah*, en écoutant le chant des oiseaux qui roucoulent du haut des mâts où sont hissées leurs cages en osier.

Car avant même d'être l'espace de production intensive décrit plus haut, le jardin d'habitation est le lieu où la famille rurale javanaise érige sa demeure. Ces maisons, dont la taille et le style sont signes de prestige, abritent en règle générale une famille nucléaire. Les plus belles d'entre elles, appelées *joglo*, dont la poutraison est souvent en bois de teck, sont dotées d'un toit en tuiles à trois plans inclinés, de murs en bambou tressés et d'un pavillon frontal connu sous le nom de *pendopo*. Comme partout ailleurs en Asie du Sud-Est, la maison javanaise traditionnelle est un site rituel construit selon des normes symboliques bien précises. La plus importante de ces normes consiste à ériger la maison autour d'une struc-

ture centrale fermée et sombre (*dalem*) de trois pièces, dont celle du milieu (*senthong tengah*), légèrement surélevée, contient le lit matrimonial (Waterson, 1990 : 186-187). Elle est dédiée à la déesse du riz Dewi Sri, garante de la fertilité et de la prospérité familiale. Cette pièce centrale et recluse est d'ailleurs le domaine des femmes, par opposition au pavillon ouvert sur l'extérieur qui est celui des hommes. C'est devant cette pièce que les jeunes époux sont assis pendant la cérémonie rituelle du mariage. C'est aussi là que les femmes donnent naissance à leurs enfants, en règle générale avec l'aide d'une accoucheuse traditionnelle (*dukun bayi*). Alors, le *pekarangan* se voit investi de sa fonction symbolique la plus sacrée. Une fois l'enfant né, et avant de lui couper le cordon ombilical, l'accoucheuse attend en effet la descente du placenta, qui est considéré comme le jumeau surnaturel du bébé. Séparant le placenta avec un rasoir en bambou, elle va ensuite l'enterrer dans le jardin, selon un rituel établi, habituellement juste à droite de la porte d'entrée, en prononçant la formule magique destinée à apaiser l'esprit de cet être surnaturel et l'inciter à protéger le nouveau né (Koentjaraningrat, 1985). Le jardin d'habitation est donc le cimetière de tous les frères et soeurs symboliques de la progéniture d'une famille javanaise.

À l'intérieur d'un hameau javanais, les jardins ne sont jamais clos par des barrières ou des haies, mais ouverts sur la maison des voisins avec lesquels l'interaction est permanente. Une bonne partie des relations sociales et économiques sont en effet basées dans les campagnes de Java sur le principe de l'entraide réciproque (*gotong royong*) qui implique que l'on ne se coupe pas de la vue des autres villageois. La vie sociale d'un village est très complexe et contraignante et, jusqu'à l'âge où ils ne sont pas en mesure de respecter toutes les règles de sociabilité requises, les enfants sont d'ailleurs qualifiés de « pas encore

Javanais » (*durung Jawa*). Il est évident que cette solidarité villageoise doit être entretenue et reconstruite en permanence par des manifestations collectives qui prennent habituellement place sous le *pendopo* de la maison ou dans le *pekarangan* qui l'entoure. C'est notamment le cas pour les *slametan*, repas rituels organisés pour toutes sortes d'occasions ponctuant la vie familiale et sociale des Javanais. En général organisé le soir, dans la pièce frontale, un *slametan* regroupe exclusivement les hommes, ceux de la famille et un certain nombre de leurs amis, voisins ou connaissances. Il a essentiellement pour objectif de recréer les liens de solidarité, en entretenant une atmosphère calme et harmonieuse dans laquelle les sentiments d'agressivité ou de jalousie envers les autres sont absents. En fait, il s'agit une nouvelle fois de renforcer la sacro-sainte harmonie au sein de la communauté. Rien ne peut y être plus propice que d'organiser, pendant le mois qui suit la récolte des rizières, dans le *pekarangan* d'un notable, une représentation de *wayang kulit*, le théâtre d'ombres si cher à tous les Javanais. Ce spectacle fascinant, qui dure du crépuscule jusqu'à l'aube, réunit alors tous les villageois, riches et pauvres, venus écouter en communion le *dalang* vénéré raconter, au son de la musique envoûtante du *gamelan*, l'implacable destinée des personnages de la mythologie religieuse javanaise. Dans la nuit moite de Java, les jardins villageois deviennent en de telles occasions des lieux magiques imprégnés d'une atmosphère mystique qui touche le cœur et influence l'esprit.

Tout à la fois système agro-écologique équilibré, dont la diversité est éminemment favorable au développement durable, et unité de production intensive jouant un rôle économique majeur dans la stratégie de consommation et de commercialisation des ménages

ruraux, le jardin d'habitation javanais est donc aussi un lieu résidentiel qui revêt une grande importance culturelle dans le cycle de vie familial et où se déroulent certaines des principales manifestations communautaires visant à entretenir l'harmonie de la société villageoise. Trop longtemps négligé par la recherche agro-économique, il offre dans la période difficile que traverse depuis peu l'Indonésie un fort potentiel pour la création de revenus et la réduction de la pauvreté rurale à Java (5). Souhaitons que cet article, rédigé à la mémoire d'un homme qui savait voir derrière l'apparence des choses, donne l'envie à de jeunes chercheurs de percer plus avant le charme discret du *pekarangan*.

BIBLIOGRAPHIE

- Bonnemaison (J.), 1987. *Les fondements d'une identité. Territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu (Mélanésie)*. Livre II, *Tanna : les hommes lieux*. Travaux et Documents n° 201, Orstom, Paris : 680 p.
- Geertz (C.), 1963. *Agricultural Involution. The Processes of Ecological Change in Indonesia*. University of California Press, Berkeley, 176 p.
- Gourou (P.), 1948. « La civilisation du végétal ». *Indonésie*, vol 1, n° 5 : 385-396.
- Koentjaraningrat, 1985. *Javanese Culture*. Oxford University Press, Singapore, 550 p.
- Lombard (D.), 1974. « La vision de la forêt à Java (Indonésie) ». *Études Rurales*, n° 53-56 : 473-485.
- Maurer (J.), 1985. « La mutation de l'agriculture indonésienne ». *Études Rurales*, n° 99-100 : 87-113.
- Maurer (J.), 1986. *Modernisation agricole, développement économique et changement social. Le riz, la terre et l'homme à Java*. PUF, Paris, 323 p.

5. Le *pekarangan* ne sera pas de trop pour contribuer à l'absorption des centaines de milliers de gens dont l'emploi a été supprimé en ville par les entreprises industrielles en faillite et qui vont se replier sur les campagnes en 1998.

À Joël Bonnemaïson, le Voyage inachevé...

- Maurer (J.), 1993. « L'Ordre Nouveau et le monde rural indonésien ». *Archipel*, n° 46 : 131-152.
- Maurer (J.), 1997. « Indonesian Agriculture in Prospect and Retrospect ». In Claude Aubert, Gilbert Étienne et Jean-Luc Maurer (Eds), *Feeding Asia in the Next Century*. Itinéraires, n° 46, IUED, Geneva : 49-64.
- Pelzer (K.), 1948. *Pioneer Settlement in the Asiatic Tropics. Studies in Land Utilization and Agricultural Colonization in Southeastern Asia*. American Geographical Society, New York, 290 p.
- Penny (D.), Masri (S.), 1973. *Population and Poverty in Rural Java. Some Economic Arithmetics from Sriharjo*. Department of Agricultural Economics, Cornell University, Ithaca, 115 p.
- Raffles (T.S.), 1817. *The History of Java*. Oxford University Press, Kuala Lumpur, Reprint 1988, 2 volumes, 479 + 288 p.
- Scott (J.), 1976. *The Moral Economy of the Peasant. Rebellion and Subsistence in Southeast Asia*. Yale University Press, New Haven and London, 246 p.
- Soemarwoto (O.), Idjah (S.), Karyono, Soekartadiredja (E.-M.), Ramlan (A.), 1975. « The Javanese Home-garden as an Integrated Agro-Ecosystem ». *Science for Better Environment*, Science Council of Japan, Tokyo : 193-197.
- Stoler (A.), 1978. « Garden Use and Household Economy in Rural Java ». *Bulletin of Indonesian Economic Studies*, vol. XIV, n° 2 : 85-101.
- Terra (G.J.A.), 1954. « Mixed Garden Horticulture in Java ». *Malayan Journal of Tropical Geography*, vol. III : 33-43.
- Waterson (R.), 1990. *The Living House. An Anthropology of Architecture in South-East Asia*. Oxford University Press, Singapore, 263 p.
- White (B.), 1983. « Agricultural Involution and its Critics : Twenty Years After ». *Journal of Concerned Asian Scholars*, vol. XV, n° 2 : 18-31.

